Document generated on 08/06/2025 8:05 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Kim Thúy, Marie-René Lavoie, Suzanne Myre

Marie-Michèle Giguère

Number 140, Winter 2010

URI: https://id.erudit.org/iderudit/62468ac

See table of contents

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Giguère, M.-M. (2010). Review of [Kim Thúy, Marie-René Lavoie, Suzanne Myre]. *Lettres québécoises*, (140), 24–25.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2010

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

☆☆☆☆

Kim Thúy, *Ru*, Montréal, Libre Expression, 2009, 152 p., 19,95 $.

Berceuse littéraire

Le récit délicieux et économe d'un exil se mêle à de délicates réflexions sur la famille, la maternité, l'amour. Une leçon de vie, de douceur et de nuances. Et d'écriture.

KIM THÚY

Certains romans s'imposent par leur simplicité, leur humilité. C'est le cas du premier roman de Kim Thúy, hommage à la vie, à sa vie. L'enfance à Saigon, l'exil, les premiers amis à Granby, l'apprentissage du français, les amants et les enfants sont ici relatés dans une langue tout en mesure et en détail, avec une réserve qui magnifie la fragile réalité qu'elle reflète.

On découvrira dans l'ordre et le désordre, en de microchapitres de quelques pages tout au plus, Sao Mai, la cousine adorée, les soldats dans la maison à Saigon, la fuite et les jours sur le bateau, l'hygiène dans les camps de réfugiés, le premier grille-pain, le fils autiste, la mère qui découvre la danse et « commenc[e] à vivre, à se laisser emporter, à se réinventer à cinquante-cinq ans ». Et chaque fois, les mots, parcimonieux, doux, honnêtes, jamais superflus, éblouissent.

FRAGMENTS DE VIE

Chaque petit écho révélé se hisse au delà de l'anecdotique pour raconter une aventure humaine. Et le récit, pourtant si personnel, si joliment impudique, s'impose alors dans toute son universalité. Chaque petit moment instruit. Par exemple, lorsque la narratrice surprend une grand-mère vietnamienne et son petit-fils, elle se rappelle que, dans leur culture, « l'amour vient de la tête et non pas du cœur ». Lorsqu'un serveur à Hanoi lui adresse la parole en anglais alors qu'elle lui parle en vietnamien, elle comprend : « Ce jeune serveur m'a rappelé que je ne pouvais tout avoir, que je n'avais plus le droit de me proclamer vietnamienne parce que j'avais perdu leur fragilité, leur incertitude, leurs peurs. » De petites informations, de minuscules enseignements, qui s'accumulent et se mélangent adroitement.

Dans ce livre comme une confidence, un témoignage, plusieurs parcelles d'histoires deviennent autant de prétextes à des réflexions, personnelles et intimes, jamais moralisatrices : « Je préfère me souvenir de mes chatouillements intérieurs, de mes étourdissements, de mes chavirements, de mes hésitations, de mes changements, de mes manquements… Je les préfère puisque je peux les modeler selon la couleur du temps, alors qu'un objet reste inflexible, figé, encombrant. »

La force de ce récit est aussi de permettre à l'essentiel de côtoyer le plutôt cocasse. Ainsi, la mort d'un homme pendant l'exil et le souvenir d'un bracelet rose volé ont tous les deux droit de cité, l'histoire d'un parfum et l'évocation tendre de l'odeur des enfants peuvent coexister : « L'odeur surette de leurs cheveux cuits sous le soleil, l'odeur de la sueur dans leur dos la nuit au réveil d'un cauchemar, l'odeur poussiéreuse de leurs mains à la sortie des classes m'ont obligée et m'obligent à vivre. »

Et s'il est souvent question de la richesse de la langue vietnamienne, l'amour de cette langue adoptée, le français, apprise à l'école primaire Sainte-Famille de Granby, transparaît à chaque page.

☆☆☆ 1/2

Marie-Renée Lavoie, *La petite et le vieux*, Montréal, XYZ, coll. « Romanichels », 2010, 238 p., 23 $.

Bingos, journaux et petites **catastrophes**

Ravissante chronique d'une enfance préservée malgré les petits et grands affronts que lui assène la vie, à l'époque des Nordiques et de Canal Famille.

Une enfant qui remplit en cachette le porte-monnaie de sa mère, même si pour cela il lui faut prendre une deuxième « run » de journaux ; une petite de 8 ans qui maîtrise ce long mot du dictionnaire, « désinstitutionnalisation » ; une fillette qui rêve de vivre en garçon, comme son héroïne de dessin animé préférée, Lady Oscar, capitaine de la garde rapprochée de Marie-Antoinette. Cette jeune fille, c'est Hélène, l'attachante narratrice de ce premier roman de Marie-Renée Lavoie. Elle vit dans un appartement de Limoilou avec ses parents et ses trois sœurs. L'horaire des repas y est immuable, semaine après semaine : on mange du pain de viande le lundi soir, de la soupe en boîte le vendredi midi. Son père boit de la bière devant le hockey, sa mère termine chacune de ses explications par « C'é toute ».

Si, comme tous les enfants, Hélène raffole des chocolats et, le soir venu, tente de repousser le moment d'aller dormir, elle sera exposée à de petits et graves événe-

ments qui l'éloigneront tranquillement de l'enfance. Même si elle ne veut pas voir les formes féminines apparaître sur son corps, elle aime faire croire qu'elle est plus vieille et ment sur son âge. Pour pouvoir distribuer les journaux, être engagée comme serveuse dans un bingo. Pour qu'on lui raconte enfin l'histoire de ces gens qui errent dans son quartier, les désinstitutionnalisés de l'hôpital Robert-Giffard qui « continu[ent] de marcher en laissant dans leur sillage des odeurs d'abandon ».

Certaines de ces réponses, elle les trouvera auprès de Roger, le voisin d'en bas qui sacre continuellement, boit et fume en attendant la mort. Sous ses airs grognons, l'homme fatigué aura le cœur assez grand pour veiller sur la jeune fille et sa famille, pour prendre le temps d'écouter les questionnements de l'enfant. L'amitié bourrue mais fidèle entre ces deux êtres aux caractères affirmés est brossée avec une tendresse et une retenue émouvantes, de la même manière que le milieu et l'époque sont dépeints avec charme et justesse.

MARIE-RENÉE LAVOIE

L'ENFANCE QUI S'ÉTIOLE

Et l'on suit le parcours d'Hélène au fil de quelques années, de petite victoire en petit drame. Et même si « le vernis de l'enfance s'étiolait doucement, craquait de partout », lui « laissant voir, derrière sa lumière aveuglante, les filaments de ténèbres qu'elle s'applique tant à cacher », quelque chose de beau subsiste aux épreuves, une envie de vivre s'impose. Les réflexions de la jeune fille sont à la fois touchantes et empreintes d'une intelligence qui sied à la fois à son jeune âge et au recul de plusieurs années qu'elle semble avoir sur les événements au moment du récit. Elle réfléchit avec autant de justesse à la crise d'adolescence qu'au rapport que peuvent avoir les enfants avec la mort. Et l'on se retrouve dans la même position que Roger : séduit à notre insu par cette petite furie.

☆☆ 1/2

Suzanne Myre, *Dans sa bulle*, Montréal, Marchand de feuilles, 2010, 416 p., 27,95 $.

Bulles de vie

Des personnages à première vue plutôt ordinaires dans un hôpital qui l'est tout autant s'animent et nous surprennent au fil de cette histoire cocasse où l'humour noir côtoie quelques drames.

Au delà des intrigues amoureuses et amicales, il y a la quête de Mélisse d'une figure paternelle, puis l'histoire de la tendresse naissante d'un père pour sa fille.

La nouvelliste Suzanne Myre, elle-même brancardière dans un hôpital montréalais, a choisi de camper l'histoire de son premier roman dans un centre hospitalier. Au delà des apartés sur la triste nourriture servie aux patients ou l'indolence de certains employés usés, un peu convenus, l'auteure nous propose une sympathique incursion dans cet univers.

SUZANNE MYRE

On y découvre d'abord Mélisse, préposée aux bénéficiaires, charmante mais surtout pas coquette, habitée par « ce besoin irrépressible qui [la] pousse à [s]'ouvrir à toutes les possibilités, dans l'espoir de combler ce vide qui [l]'habite depuis toujours ». Elle aime son travail, mais a parfois besoin de créer une bulle autour d'elle pour passer à travers un quart de travail.

Dans ce grand hôpital, on observe aussi les petites et grandes névroses des amis et collègues de Mélisse : Michel, son meilleur ami mais aussi un ancien amoureux, un bédéiste qui met trop de cannelle sur les cafés qu'il sert à la cafétéria de l'hôpital ; Pénélope, sa seule amie d'enfance, infirmière, croqueuse d'hommes. Aussi, un mystérieux gériatre, une collègue qui rêve de retraite ou de gros lot, un journalier qui tente maladroitement de la séduire.

COMME UN FEUILLETON

Le drame et le burlesque se côtoient de manière agréable en ce microcosme médical : un incident à teneur sexuelle avec un épluche-légumes surprend et inquiète, une anodine visite chez une voyante devient tragique. Certains moments donnent à sourire — lorsqu'un patient allumé de l'unité des soins prolongés découvre avec plaisir que sa préposée aux bénéficiaires préférée couche avec son petit-fils par exemple —, d'autant plus que le ton caustique de l'auteure, découvert dans ses nouvelles, sert toujours le récit.

Au delà des intrigues amoureuses et amicales, il y a la quête de Mélisse d'une figure paternelle, puis l'histoire de la tendresse naissante d'un père pour sa fille. Les maladresses et les joies de cette filiation parcourent le roman de belle manière, même si, comme d'autres intrigues, celle-ci se prépare parfois de façon un peu trop prévisible. Malgré tout, les personnages demeurent attachants, luttant contre leurs propensions à se satisfaire de la solitude ou à se réconforter avec les chocolats ou les caramels. Oui, on prend parfois quelques détours inutiles pour découvrir leurs desseins, mais le roman tient la route, séduit et fait sourire. Car Suzanne Myre a encore une fois le sens du récit.